

Dossier Ingeborg Bachmann

par Françoise Rétif

Poezibao entreprend la publication d'un ensemble de poèmes d'Ingeborg Bachmann, traduits par Françoise Rétif. Celle-ci a été sollicitée par la revue *Poésie* pour construire un substantiel ensemble autour d'Ingeborg Bachmann, à paraître dans le numéro 130 de la revue, qui sera mise en vente prochainement. Mais la revue a taillé très largement dans le dossier préparé par Françoise Rétif et cela sans l'en informer. Grave préjudice à son travail et à la cohérence du dossier préparé dont elle s'explique dans une **lettre ouverte** que l'on peut lire sur le site *Œuvres Ouvertes*.

Françoise Rétif s'est donc tournée vers *Œuvres Ouvertes*, le site de Laurent Margantin et *Poezibao*, pour leur demander de publier les textes indûment écartés et rendre ainsi justice à l'idée qui a présidé à la conception de ce dossier : explorer la relation poétique entre Ingeborg Bachmann et Paul Celan, pour permettre de réviser certains préjugés qui feraient de Celan le maître et Bachmann, l'épigone. La relation est infiniment plus riche et complexe comme Françoise Rétif l'explique dans son texte d'introduction, que *Poezibao* publie aujourd'hui, en prélude aux poèmes.

Poezibao et *Œuvres ouvertes* se sont en effet répartis les textes, la prose étant publiée **chez Laurent Margantin**, la poésie dans *Poezibao*.

Je tiens à remercier très vivement Françoise Rétif de sa confiance et à dire à quel point *Poezibao* est heureux d'accueillir cet ensemble exceptionnel dont il faut espérer qu'il contribuera à une meilleure connaissance d'une poète essentielle.

Dossier Ingeborg Bachmann sur le site *Œuvres Ouvertes*

Françoise Rétif a composé le **dossier Bachmann** paru dans la revue Europe n° 892/893, en 2003 ainsi qu'un *Ingeborg Bachmann* aux éditions Belin. Elle est professeure des Universités, chaire de littérature allemande et autrichienne (Rouen) et directrice du CR2A (Centre de recherche sur l'Autriche et l'Allemagne, de l'Université de Rouen).

Quelques poèmes en dialogue

Les poèmes présentés ici parurent entre 1952 et 1957, à l'exception du poème en prose inachevé « Le poème au lecteur »¹, dont on ignore la date de composition, et qui fut publié à titre posthume, en 1978, dans l'édition « complète » des œuvres d'Ingeborg Bachmann², morte à Rome, cinq ans auparavant, en laissant derrière elle, on le sait, des milliers de pages d'inédits qui sont peu à peu révélés au public³. Ils ont donc été écrits au moment où les deux poètes Ingeborg Bachmann et Paul Celan vivaient chacun de leur côté et lors de brèves rencontres une relation passionnelle, dont le lecteur français découvrira les vicissitudes à travers leur correspondance, à paraître l'automne prochain, au Seuil, dans la traduction de Bertrand Badiou (elle est parue en Allemagne chez Suhrkamp sous le titre *Herzzeit*⁴).

Ces poèmes ont été rassemblés non seulement parce qu'ils s'inscrivent dans ce contexte de la relation amoureuse à Paul Celan, mais aussi et surtout parce qu'ils entrent en dialogue avec son œuvre. Il est important de mettre en évidence que le dialogue fut non pas univoque, comme on eut trop longtemps tendance à le dire, mais symétrique, en d'autres termes qu'il ne s'agit pas d'« influence » mais d'un échange de poète à poète indissociable de la relation d'amante à amant. Nous avons donc affaire à un phénomène plutôt rare dans l'histoire littéraire dont il s'agit de prendre la mesure et la nouveauté. Le petit « recueil » présenté ici n'est qu'une première pièce apportée au dossier.

La critique et la recherche ont mis au jour depuis plusieurs années déjà que le poème « Dire l'obscur/ Dunkles zu sagen » (1952) répondait au poème « Corona » (1948) de Celan. Ou bien encore que le poème « Hôtel de la paix » faisait référence à l'hôtel du même nom, rue de Blainville, où Bachmann était descendue, en 1956, lors de l'un des séjours qu'elle fit à Paris pour retrouver son amant. Dans l'ensemble, les échos de Celan chez Bachmann ont été bien été relevés et commentés⁵. Ce qui est plus difficile à mettre en évidence, ce sont les échos de Bachmann chez Celan, d'une part

¹ Publié pour la première fois en version française dans la revue *Europe*, août-septembre 2003, p. 128.

² Ingeborg Bachmann, *Werke*, herausgegeben von Christine Koschel, Inge von Weidenbaum, Clemens Münster, München Zürich, Piper Verlag, 1978, 4 tomes.

³ Cf. Françoise Rétif, *Ingeborg Bachmann*, Paris, Belin, collection « Voix allemandes », 2008.

⁴ *Herzzeit Ingeborg Bachmann – Paul Celan. Der Briefwechsel*, Mit den Briefwechseln zwischen Paul Celan und Max Frisch sowie zwischen Ingeborg Bachmann und Gisèle Celan-Lestrange, herausgegeben und kommentiert von Bertrand Badiou, Hans Höller, Andrea Stoll und Barbara Wiedemann, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2008, 404 p.

⁵ Cf. par exemple la traduction d'un extrait de l'ouvrage de Sigrid Weigel dans : *Europe*, *op. cit.*, p. 84-104.

parce que la critique, du moins en France, a eu tendance jusqu'à présent à considérer Celan comme le maître et Bachmann comme l'épigone, d'autre part parce que les traces de ce dialogue sont encore plus cryptées chez Celan que chez Bachmann. On a pu souligner cependant que le poème « En haut, sans bruit/Oben, geräuschlos » de Celan, et plus généralement une grande partie du recueil Grille de parole/Sprachgitter (1959) étaient une réponse au poème « Paris » de Bachmann, voire au recueil Le Temps en sursis/ Die gestundete Zeit (1953)⁶.

Peu à peu il est permis de faire la lumière ici ou là⁷. Ainsi la correspondance parue récemment en Allemagne prouve-t-elle que le cycle « Chants en fuite », dont bien des passages sont obscurs, s'adresse indirectement à Paul Celan : Bachmann l'exhorte dans la lettre du 28 octobre 1957 à le lire attentivement⁸. L'échange épistolaire nous permet également de lire le poème « Myriam » paru en 1957 — soit au moment le plus intense, du moins pour Celan, de la relation amoureuse — comme une réponse tardive à l'amant poète, et à sa conception de « l'étrangère », telle que la thématise le poème « En Egypte/In Ägypten » (*Pavot et Mémoire/ Mohn und Gedächtnis*, 1952), que Celan dédicace à Bachmann en 1948, c'est-à-dire au tout début de leur relation. Myriam n'est plus, chez Bachmann, une figure du fossé insurmontable qui sépare, en 1948, selon Celan, le Juif qu'il était de l'Autrichienne protestante, élevée en pays nazi, qu'était Bachmann⁹, mais celle dont les larmes et la résistance passive sont salvatrices et dont l'être « étranger » est partagé par tous les êtres. Sans doute Bachmann se rend-elle compte à ce moment-là de l'impact que peuvent avoir ses textes sur Celan, sur sa conception de la vie et de la poésie, puisqu'il lui écrit dans une lettre de décembre 1957 : « Je suis tellement empli de toi. Et sais aussi, enfin, ce que sont tes poèmes »¹⁰.

Il est souvent et restera probablement à jamais difficile de savoir à qui revient la primeur de tel ou tel mot, de telle ou telle expression, de telle ou telle image, ne serait-ce que parce que les poèmes furent aussi écrits en échos à des situations, à des échanges, à des rencontres, où l'inspiration fut partagée (Cf. par exemple le poème « Köln, am Hof/ Cologne, am Hof » (*Sprachgitter/Grille de parole*) de Celan). D'ailleurs est-ce bien important de

6 Cf. F. Rétif, « Bachmann, Celan et le mythe d'Orphée », in : Europe, op. cit., p. 104-128.

7 On n'est qu'au début d'une recherche et enquête qui sera longue. L'ensemble présenté ici ne prétend pas être exhaustif ni rigoureusement scientifique, ne serait que parce que de nombreux textes en prose d'Ingeborg Bachmann entrent également en dialogue avec Paul Celan.

8 Herzzeit, op. cit., p. 63.

9 Il est peu probable que Ingeborg Bachmann ait avoué à Paul Celan que son père s'était engagé dans le parti national-socialiste, comme l'a révélé très récemment la monographie de Hans Höller.

10 Herzzeit, op. cit., p. 77. Traduction F.R.

pouvoir déterminer et départager qui fut le premier à... ? Des mots comme roses, épines, feuille, obscur, boucle, perdu, lampe, etc. font désormais partie d'un petit lexique de la poésie et de l'amour dont seuls les deux poètes ont connu tous les mystères.

La correspondance atteste surtout, au moins en l'état actuel des recherches et publications, ce que l'on pouvait ressentir déjà confusément à la lecture des poèmes, de ceux en particulier donnés à lire ici : le dialogue, difficile, parfois impossible, entre Bachmann et Celan ne pouvait faire le partage entre poésie et vie ; il fut si intense, si secret car inscrit dans l'intimité à jamais tue des deux poètes qu'il ne pouvait se dire que dans le langage de la poésie — cet autre langage aux limites du langage. Tout vrai dialogue ne pouvait être entre eux qu'à la fois amoureux et poétique, voire poétologique. Et c'est cela qui est extraordinaire : cette imbrication incandescente du cœur et de l'esprit, de l'engagement et de la vie. Dans sa lettre du 31 octobre 1957, Celan écrit : « Tu le sais aussi : tu étais, quand je t'ai rencontrée, l'un et l'autre pour moi : sensualité et spiritualité. Cela ne pourra jamais être séparé, Ingeborg »¹¹. Ce qui est en jeu avant tout entre ces deux poètes amante et amant, c'est la possibilité même du lien entre poésie et vie.

Les poèmes de Bachmann défendent envers et contre tout, et envers Celan lui-même, à jamais victime de la tragédie de la Shoah, une forme d'écriture qui trouve sa source dans le geste d'amour. Comme le chante le « Poème au lecteur » : « un amour insatiable pour toi ne m'a jamais quittée et je cherche à présent dans les ruines et les airs, dans le vent glacé et sous le soleil, les mots pour toi qui me jetteraient de nouveau dans tes bras ».

11 *Herzzeit*, op. cit., p. 64. Traduction F.R.

DIRE L'OBSCUR¹²

Comme Orphée je joue
sur les cordes de la vie la mort
et de la beauté de la terre
et de tes yeux qui règnent sur le ciel
je ne sais dire que l'obscur.

N'oublie pas que toi aussi, soudain,
ce matin-là, alors que ta couche
était encore humide de rosée et que l'œillet
était endormi sur ton cœur,
tu vis le fleuve obscur
qui passait près de toi.

La corde de silence
tendue sur la vague de sang,
je saisis ton cœur résonnant.
Transformée fut ta boucle
en cheveux d'ombre de la nuit,
des ténèbres les noirs flocons
enneigèrent ton visage.

Et je ne t'appartiens pas.
Tous deux à présent nous nous plaignons.

Mais comme Orphée je sais
du côté de la mort la vie
et pour moi bleuit à l'horizon
ton œil à jamais fermé.

12 *Dunkles zu sagen*, in : *Die gestundete Zeit/ Le temps en sursis*, in : *Werke*, œuvres complètes éditées par Christine Koschel, Clemens Münster, Inge von Weidenbaum, Munich, Piper Verlag, 1978, tome I, p. 28-59. Les quatre poèmes suivants sont extraits du même recueil. La totalité des poèmes du recueil a déjà été traduite chez Actes Sud par François-René Daillie, Actes Sud, 1989.

PARIS

Sur la roue de la nuit tressés
dorment les perdus
dans les couloirs tonitruants en bas ;
mais là où nous sommes est la lumière.

Nous avons les bras pleins de fleurs
mimosas de tant d'années ;
pont après pont tombe de l'or
sans un souffle dans le fleuve.

Froide est la lumière, encore plus froide
la pierre devant le porche,
et les conques des fontaines
sont déjà à demi vidées.

Qu'advient-il si, pris de nostalgie
jusque dans les cheveux fuyants,
nous demeurons ici et demandons: qu'advient-il
si nous surmontons l'épreuve de la beauté?

Sur les chars glorieux de lumière,
Même veillant, nous sommes perdus,
sur les champs des génies en haut ;
mais où nous ne sommes pas, c'est la nuit.

LE TEMPS EN SURSIS

Des jours plus durs approchent.
Le temps en sursis révocable
apparaît à l'horizon.
Il te faudra bientôt lacer tes chaussures
et renvoyer les chiens dans les fermes des marais littoraux.
Car les entrailles des poissons
ont refroidi dans le vent.
La lumière des lupins brûle chichement.
Ton regard suit la trace dans le brouillard :
Le temps en sursis révocable
apparaît à l'horizon.

Ta bien-aimée de l'autre côté s'enfonce dans le sable,
il monte autour de ses cheveux flottants,
il lui coupe la parole,
il lui enjoint de se taire,
il la trouve mortelle
et disposée à l'adieu
après chaque étreinte.

Ne regarde pas en arrière.
Lace tes chaussures.
Renvoie les chiens.
Jette les poissons à la mer.
Eteins les lupins !

Des jours plus durs approchent.

LES PONTS

Le vent tend plus fort le ruban devant les ponts.

Aux traverses le ciel déchire
son bleu le plus sombre.
De ce côté et de l'autre nos ombres
changent sous la lumière.

Pont Mirabeau... Waterloo Bridge...
Comment les noms supportent-ils
de porter les sans- nom?

Emus par les perdus
que ne soutenait pas la foi,
les tambours du fleuve s'éveillent.

Tous les ponts sont solitaires,
et la gloire est dangereuse, pour eux
comme pour nous, même si nous croyons sentir
le pas des étoiles
sur nos épaules.
Mais nul rêve ne déploie son arche
sur la pente du temps qui passe.

Il vaut mieux vivre
au nom des rives, de l'une à l'autre,
et jour après jour veiller,
que celui qui a vocation coupe le ruban.
Car il atteint les ciseaux du soleil
dans le brouillard, et s'ils l'éblouissent,
dans sa chute le brouillard l'enlace.

SOUS L'ORAGE DE ROSES

Où que nous allions sous l'orage de roses
la nuit est illuminée d'épines, et le tonnerre
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,
est désormais sur nos talons.

OMBRES ROSES OMBRES¹³

Sous un ciel étranger
ombres roses
ombres
sur une terre étrangère
entre roses et ombres
dans une eau étrangère
mon ombre

13 *Schatten Rosen Schatten*, extrait du recueil *Anrufung des großen Bären/Invocation de la grande Ourse* (1956), *Werke*, op. cit., p. 135.

CHANTS EN FUITE¹⁴

I

La palme dans la neige se brise
s'effondrent les escaliers
la ville rigide brille
dans l'éclat de l'hiver étranger.

Les enfants crient et gravissent
la montagne de la faim
de farine blanche se nourrissent
et prient le ciel sans fin.

Luxueuses paillettes de l'hiver,
or des mandarines,
dans les bourrasques dérivent.
Roule l'orange sanguine.

II

Mais moi je gis seule
tas de plaies dans l'abattis de glace.

La neige ne m'a pas encore
les yeux bandé.

En toutes langues font silence
les morts contre moi pressés.

Personne ne m'aime et n'a
pour moi de lampe agité !

III

Les Sporades, semées en mer,
embrassées de courants froids,
bel ouvrage fragmentaire

14 Dernier poème du recueil *Anrufung des großen Bären/Invocation de la grande Ourse* (1956), *Werke*, op. cit., p. 138-147.

tendent encore leurs fruits par là.

Les sauveurs blancs, les bateaux
—Voile, ô main solitaire —
avant de sombrer sous l'eau
font signe vers la terre.

IV

Un froid inégalé s'est infiltré.
Des commandos volants sont venus par la mer.
Le golf s'est rendu et toutes ses lumières.
La ville est tombée.

Je suis innocente et prisonnière
dans Naples soumise
où l'hiver
élève au ciel le Pausilippe et Voméro,
où ses éclairs blancs ravagent
les chants,
où de ses tonnerres rauques
il fait valoir le droit.

Je suis innocente, et jusqu'à Camaldoni
les pins émeuvent les nuages ;
et inconsolée, car les palmiers
ne seront de sitôt écaillés par la pluie ;

sans espoir, car je ne dois pas m'enfuir,
même si le poisson hérissé ses nageoires protectrices,
même si sur la plage hivernale les embruns
projetés par des vagues toujours chaudes
me font un mur,
même si les flots
en fuyant
dispensent le fugitif
du but le plus proche.

V

Bannie soit la neige de la ville épicée !
Qu'un air fruité envahisse les rues.
Répandez les raisins de Corinthe,

les figues apportez, les câpres !
Ravivez l'été
ravivez le cycle,
naissance, sang, excréments, déjections,
Mort — creusez les meurtrissures,
les lignes infligées à des visages
méfiants, paresseux et âgés,
cernés à la chaux et baignés d'huile,
madrés par les querelles,
familiers du danger,
de l'ire du dieu des laves,
de la fumée des anges
et de la braise maudite !

VI

Instruits en amour
par des milliers de livres,
érudits par la transmission
de gestes peu changeables
et de serments insensés —

initiés à l'amour
cependant ici seulement
quand la lave coula
et que son souffle nous toucha
au pied de la montagne,
quand enfin le cratère épuisé
livra la clef
de ces corps verrouillés —

Nous entrâmes dans des espaces enchantés
et éclairâmes l'obscur
du bout de nos doigts.

VII

Au-dedans tes yeux sont des fenêtres
sur un pays où je suis en clarté.

Au-dedans ta poitrine est une mer
qui m'attire vers le fond.
Au-dedans tes hanches sont un débarcadère

pour mes vaisseaux qui rentrent au pays
après de trop longs voyages.

Le bonheur tisse un cordage d'argent
auquel je suis amarrée.

Au-dedans ta bouche est un nid duveteux
pour ma langue prête à voler de ses ailes.
Au-dedans ta chair de melon est lumineuse
douce et savoureuse indéfiniment.
Au-dedans tes veines sont calmes
et saturées de cet or
que je lave de mes larmes
et qui un jour m'équilibrera.

Tu reçois des titres, tes bras embrassent des biens
qui te sont décernés en premier.

Au-dedans tes pieds ne sont jamais en chemin
mais déjà arrivés dans mes pays de velours.
Au-dedans tes os sont des flûtes claires
dont je tire des sons enchanteurs
qui charmeront même la mort...

VIII

...Terre, mer et ciel.
Bouleversées de baisers
la terre,
la mer et le ciel.
De mes mots étreinte
la terre,
de mon dernier mot encore étreints
la mer et le ciel !

Affligée par mes sons
cette terre
qui sanglotant entre mes dents
jeta l'ancre
avec tous ses hauts fourneaux, ses tours
et ses cimes orgueilleuses,

cette terre vaincue,
qui devant moi dénuda

ses gorges, ses steppes, déserts et toundras,

cette terre sans repos
et les tressaillements de ses champs magnétiques
qui s'enchaîna ici avec des forces
encore inconnues à elle-même,

cette terre étourdie et étourdissante
avec sa végétation d'ombres nocturnes,
ses poisons saturniens
et ses rivières de parfums –

se couchant dans la mer
et se levant au ciel
la terre !

IX

Le chat noir,
l'huile sur le sol,
le mauvais œil :

malheur !

Tire la corne de corail,
Suspends les cornes devant la maison,
Obscurité, pas de lumière !

X

Ô amour, qui brisa et emporta nos carapaces,
notre bouclier, abri par tous les temps
et rouille brune des ans !

Ô souffrances, qui écrasèrent notre amour,
son feu humide dans les parties sensibles !
Enfumée, crevant dans la fumée, la flamme se replie et meurt.

XI

Tu veux les éclairs de chaleur, lances les couteaux,
sépare et fends de l'air les veines brûlantes;

sans bruit, des poulx ouverts jaillissent,
t'éblouissant, les derniers feux d'artifice :

Folie, mépris, puis la vengeance,
et bientôt le regret et le démenti.

Tu perçois encore que tes lames s'émousent
et sens finalement que l'amour s'achève :

avec des orages sincères, du souffle pur.
Et te chasse dans l'oubliette du rêve.

Là où pendent ses cheveux d'or,
Tu t'en saisis, échelle dans le néant.

Hauts de mille et une nuits sont les barreaux.
Le pas dans le vide est le dernier pas.

Et là où tu t'abats sont les lieux anciens,
à chaque lieu tu donnes trois gouttes de ton sang.

Enveloppé de nuit tu tiens des boucles sans racine à la main.
Le grelot tinte, et c'est assez.

XII

Bouche, qui dans ma bouche a passé les nuits,
Œil que mon œil veilla,
Main —

Yeux qui glissèrent sur moi !
Bouche qui prononça le verdict,
Main qui m'exécuta !

XIII

Le soleil ne réchauffe pas, la mer est sans voix.
Les tombes, empaquetées de neige, personne pour les dégager.
Personne pour remplir un brasero de braise durable ?
Mais la braise n'y fait rien.

Délivre-moi ! Je ne puis mourir plus longtemps.

Le saint a autre chose à faire ;
inquiet pour la ville, c'est du pain qu'il a cure.
Le drap sur le fil pèse si lourd;
il tombera bientôt. Sans cependant me recouvrir.

Je suis encore coupable. Relève-moi.
Je ne suis pas coupable. Relève-moi.

Détache le grain de glace
de l'œil scellé par le froid,
pénètre du regard,
cherche les fonds d'azur,
nage, regarde et plonge :

Ce n'est pas moi.
C'est moi.

XIV

Attends ma mort et puis entends-moi de nouveau,
la corbeille de neige se renverse, l'eau chante,
tous les sons confluent à Tolède, tout fond,
l'harmonie rompt la glace.
Ô grand dégel !

Tu as tant à attendre !

Syllabes dans le laurier rose
Mot dans le vert des acacias
Cascades ruisselant du mur.

Les bassins débordent,
claire et vivante,
de musique.

XV

L'amour a son triomphe et la mort le sien,
le temps et le temps d'après.
Nous n'en avons aucun.

Rien que des chutes d'étoiles autour de nous. Reflet et silence.
Mais le chant sur la poussière d'après

nous surpassera.

HÔTEL DE LA PAIX¹⁵

Le fardeau de roses tombe sans bruit des murs,
à travers le tapis perce le fond et la ruine.
De la lampe le cœur de lumière se brise.
Obscurité. Bruit de pas.
Le verrou a barré la porte à la mort.

15 Lu à la radio de Hambourg (NDR) le premier février 1957.

Publié dans la revue *Botteghe Oscure*, Roma, Quaderno XIX, Spring 1957, p. 445.

Repris dans *Werke*, I, op. cit., p. 152.

EXIL¹⁶

Je suis un mort ambulat
porté présent nulle part
inconnu au royaume des préfets
en surnombre dans les villes dorées
et les campagnes verdissantes

relégué depuis longtemps
et doté de rien

Que de vent de temps de son

moi qui parmi les hommes ne peut vivre

Moi avec la langue allemande
cette nuée autour de moi
que je tiens pour maison
parcours toutes les langues

O comme elle s'obscurcit
les notes de pluies les sombres
rares celles qui tombent

En haut en des zones plus claires elle porte ensuite le mort

16 Publié dans la revue *Botteghe Oscure*, Roma, Quaderno XIX, Spring 1957, p. 447.

Repris dans *Werke*, I, p. 153.

APRÈS CE DÉLUGE¹⁷

Après ce déluge
j'aimerais voir la colombe
et rien que la colombe
encore une fois sauvée.

Je sombrerais sans doute dans cette mer !
si elle ne s'envolait
si elle n'apportait pas
à la dernière heure la feuille.

17 Publié comme le précédent dans le numéro XIX de *Botteghe Oscure*, p. 445.

Puis dans *Akzente. Zeitschrift für Dichtung*, München, Jg. 4, Heft 6, Dezember 1957, p. 491.

Repris *Werke*, I, p. 154.

Lu en juin 1957 à la radion SDR Stuttgart.

MYRIAM¹⁸

Où as-tu pris ta sombre chevelure,
le nom si doux au son d'amende mûre ?
Ce n'est pas ta jeunesse, cet éclat de levant—
ton pays est levant, depuis plus de mille ans.

Promets-nous Jéricho, au psautier donne vie,
que de ta main coule la source du Jourdain,
fais que les meurtriers soient pétrifiés soudain
et un instant aussi ta seconde patrie !

Effleure les poitrines de pierre et produis le miracle,
que les larmes enfin submergent aussi la pierre.
Et fais-toi baptiser avec l'eau brûlante.
Ne nous reste étrangère que le temps d'être plus étrangers à nous-mêmes.

Une neige tombera souvent sur ton berceau.
Sous les patins ce sera son de glace.
Mais dors à poings fermés, et le monde est dompté.
De la Mer rouge se retirent les eaux !

18 Publié comme le précédent dans le numéro XIX de *Botteghe Oscure*, p. 448.

Repris dans *Werke I*, p. 155.

Lu également comme le précédent à la radio de Stuttgart.

ARIA 1¹⁹

Où que nous allions sous l'orage de roses
la nuit est éclairée d'épines, et le tonnerre
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,
est maintenant sur nos talons.

Où toujours on éteint ce qu'enflamment les roses
la pluie au fleuve nous emporte. Ô nuit plus lointaine !
Une feuille pourtant, qui nous toucha, sur les ondes dérive
derrière nous jusqu'à l'embouchure.

19 La première strophe, publiée en 1953, sous le titre *Sous l'orage de roses* (Cf. infra p.9) est un écho du poème *Stille* de Celan ; la deuxième fut écrite à la demande de Henze ; le tout fut envoyé à Celan dans une lettre de 1958. Les deux strophes du poème, ainsi que le poème suivant, *Freies Geleit* (*Sauf-conduit*), furent mis en musique par Hans Werner Henze sous le titre *Nachtstücke und Arien* (Première le 20 octobre 1957).

Le Poème au lecteur
(esquisse)²⁰

Qu'est-ce qui nous a éloignés l'un de l'autre? Si je me regarde dans le miroir et m'interroge, je me vois à l'envers, une écriture solitaire, et je ne me comprends plus. Dans ce grand froid qui règne, nous nous serions froidement détournés l'un de l'autre, malgré cet amour insatiable entre nous? Je t'ai certes jeté des mots fumants, brûlés, au mauvais arrière-goût, des phrases tranchantes ou bien émoussées, sans éclat. Comme si je voulais accroître ta détresse et avec mon entendement t'exclure de mes contrées. Tu venais à moi si confiant, parfois même balourd, tu exigeais un mot qui embellît la vérité; tu voulais aussi être consolé, et je ne connaissais pas de consolation pour toi. La réflexion non plus ne relève pas de mes fonctions.

Mais un amour insatiable pour toi ne m'a jamais quitté et je cherche à présent dans les ruines et les airs, dans le vent glacé et sous le soleil, les mots pour toi qui me jetteraient de nouveau dans tes bras. Car je languis loin de toi.

Je ne suis pas un tissu, pas une étoffe pour couvrir ta nudité, mais j'ai l'éclat de toutes les étoffes, et je veux éclater dans tes sens et dans ton esprit comme les veines d'or dans la terre, et de ma lumière, de mon lustre, je veux te transpercer, te transporter, lorsque se déclare en toi le noir incendie, ton être mortel.

Je ne sais pas ce que tu attends de moi. Pour le chant que tu pourrais entonner pour gagner une bataille, je ne vauds rien. Devant les autels, je me retire. Je ne suis pas un conciliateur. Toutes tes affaires me laissent froid. Mais pas toi, non pas toi. Rien que toi.

Tu es tout pour moi. Que ne voudrais-je être pour toi! Je voudrais te suivre, lorsque tu seras mort, me retourner vers toi, au risque d'être pétrifié, je voudrais résonner, faire pleurer les animaux et fleurir les pierres, de chaque branche exhaler le parfum.

20 Manuscrit inachevé, publié dans la version originale pour la première fois en 1978 (cf. *Werke*, IV, p. 307), mais dont la date de rédaction est inconnue (probablement aux alentours de 1960). Certains mots (en particulier les mots de la fin *Getier* et *Geäst* en particulier) sont incertains. Première traduction par nos soins dans le numéro d'Europe, août-septembre 2003.